

Automatisation : nouvelle vague

Claude Paraponaris

Deux ouvrages se font écho en ces temps d'automatisation, le récent ouvrage de Bernard Stiegler ¹, *La société automatique. L'avenir du travail*, et celui de Pierre Naville paru quelques décennies plus tôt *Vers l'automatisme social ?*²

A l'issue d'un travail d'enquête à ce jour inégalé (une somme de 750 pages remise au CNRS à propos de l'automatisation au sein de l'industrie et en particulier des processus continus), Pierre Naville établissait à la fin des années 50 un panorama quasi exhaustif des mouvements d'automatisation au sein de l'industrie. Les observations de son équipe et les analyses qui les ont mises en valeur insistaient sur la productivité qui n'est plus celle de l'homme mais de l'usine toute entière. Naville notait que l'automation élevait considérablement la productivité : un multiplicateur de 12 à 20 selon les industries avec des pics à 50 ou 100 pour certains ateliers spécifiques.

Stiegler ne fait pas référence à Naville dans ses analyses. Il considère l'automatisation bien au-delà de la seule industrie. Il désigne une mutation anthropologique dans les actes de la vie courante. Il met en évidence des processus d'automatisation des réflexes humains, de la pensée et des comportements. Alors qu'à l'époque de Naville la catégorie d'ingénieur informatique commençait à peine à faire sens en France, les ingénieurs de l'informatique sont aujourd'hui plus de 355.000 dans l'industrie et les services sans compter les techniciens. En philosophe des techniques, Stiegler nous livre une analyse systémique des ordres et désordres liés aux révolutions numériques.

¹ *La société automatique. L'avenir du travail*, Paris, Fayard, 2015.

² *Vers l'automatisme social ?*, Paris, Gallimard, 1963.

Malgré de nombreuses différences en termes épistémologiques et méthodologiques, les deux ouvrages se font pourtant écho.

Naville notait qu'une masse croissante de salariés était séparée de l'affectation directe au système technique de production du fait de l'automation qu'il définissait comme le fonctionnement autonome de cycles productifs complets à très haut rendement et de plus en plus étendus. L'automation provoquait selon lui la tentation d'un automatisme social généralisé. Dans le domaine de la sociologie du travail, ces analyses seront poursuivies par Pierre Rolle (1988) et François Vatin (1987). Bien qu'éloigné des systèmes informatiques avec lesquels nous travaillons aujourd'hui (Bernard Stiegler fait remarquer qu'un *smartphone* concentre aujourd'hui au moins autant de capacités de calcul que la totalité des moyens de la Nasa dans les années 60), Naville prenait appui sur le cybernéticien Norbert Wiener pour alerter sur les dangers de cette seconde révolution industrielle qui tendait à « dévaluer le cerveau humain ». En effet, les systèmes techniques autonomes détachaient l'humain du processus de production auquel il restait pourtant asservi en occupant des fonctions d'alimentation en information, de contrôle et de régulation. Mais les fonctions d'asservissement étaient à cette époque de plus en plus occupées par des machines. Autrement dit des machines contrôlent des machines qui réalisent des opérations standardisées dans un flux continu de production et de distribution.

L'analyse de Naville ne s'arrêtait pas au seul fait technique :

« ce n'est pas le fait technique proprement dit qui provoque directement des effets psychologiques et sociaux. C'est ce fait technique en tant qu'il exprime déjà certains rapports sociaux et économiques dans un certain contexte » (p. 46).

L'asservissement au système automatique et la dévaluation du cerveau humain engagent l'organisation du travail aussi bien que le projet de société. En fin d'ouvrage, Naville met en perspective son analyse de l'automation en notant que l'humain est désormais immergé dans non plus seulement des relations de travail mais un système technique qu'il faut s'efforcer de penser. Il précise : « cet esprit de la technique moderne s'appelle souvent l'organisation. Mais l'organisation moderne n'est plus seulement celle de l'empirisme

neuromusculaire, c'est de plus en plus celui de la vigilance neurosensorielle » (p. 254). De ce point de vue, le système industriel nécessite la conjugaison d'analyses inspirées de la sociologie et de la psychologie. Malheureusement cette conjugaison a été sans cesse repoussée en sciences sociales. Mises à part quelques tentatives, les deux disciplines s'ignorent superbement. Pourtant Naville l'appelait de ses vœux en faisant remarquer que l'automatisme en tant que principe opératoire général organisait des pans entiers de la société. Il est favorisé et élaboré par une structure économique et sociale préexistante. Si la technique est élaborée par la société, l'automatisme apparaît comme la forme technique généralisée d'un certain niveau de civilisation.

Naville s'est intéressé aux analyses de la technique réalisées par Gilbert Simondon que Bernard Stiegler reprend également en les étendant. Simondon a tenté ce rapprochement entre disciplines en élaborant les principes d'individuation psychique et collective. Pas d'individuation sans relation au milieu et donc au prix d'interactions renouvelées entre des désirs individuels et de la technique qui consiste en une mise en forme de ces désirs.

La période contemporaine d'automatisation numérique nous invite à renouer avec ces approches, certes exigeantes, mais ouvrant de multiples voies d'analyse et d'intervention.

Par exemple au sujet de la question de l'asservissement. Quel rencontre remarquable entre asservissement au système industriel automatique décrit par Naville et asservissement au vaste système numérique du Web analysé par Bernard Stiegler ! Dans son ouvrage l'auteur rapproche les conditions d'activité de plusieurs individus : l'internaute immergé sans le savoir dans l'alimentation de nombreux algorithmes qui vont l'orienter dans ses choix de consommation, le médecin dont le diagnostic peut être assisté par des masses de données thérapeutiques, l'analyste financier, le juriste, ... tous confrontés au *mal-être algorithmique* caractérisant une époque d'hypercontrôle.

Indéniablement cette analyse nous incite à ouvrir les processus numériques de contrôle de nos activités industrielles et de service qui sont autant d'activités intellectuelles en voie d'automatisation au moins partielles. Déjà de grandes marques ont investi dans des

systèmes de conception directement reliés à des machines d'impression en 3 dimensions avec très peu d'intervention humaine. Ce qui reste d'activité humaine dans les bureaux de conception et d'ingénierie est minutieusement défini et partagé entre des espaces de travail hautement connectés et donc contrôlables à distance.

En complément, la création de valeur, ainsi que désignée dans notre système capitaliste, est élargie à des acteurs souvent extérieurs aux organisations. C'est le cas de l'appel à idées en direction des usagers et utilisateurs des biens de consommation. C'est également le cas de l'enrôlement de créateurs dispersés ou regroupés dans des communautés de conception (souvent dans l'informatique). Et c'est le cas de toutes les activités organisées en plateformes assistées par des technologies numériques qui fonctionnent 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 (le fameux capitalisme 24/7).

L'automatisation est bien installée dans tous ces processus. Elle engage des devenirs économiques et sociaux. Elle pose aussi et surtout la question philosophique de notre relation à l'autre. En ce sens elle nous oblige et nous invite à penser à hauteur des enjeux techniques devenus désormais vitaux.

Références bibliographiques

ROLLE P. (1988), *Travail et salariat. Bilan de la sociologie du travail*. Presses Universitaires de Grenoble.

VATIN F. (1987), *La fluidité industrielle essai sur la théorie de la production et le devenir du travail*. Paris, Méridiens – Klincksieck.